

Didier Panthout

Berthe



Roman

Didier Panthout

Berthe

© Didier Panthout, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6698-4

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Se promener dans le passé est un exercice purificateur.

Alors je profite de mon privilège : l'âge devient éclairage.

Au-delà d'une nostalgie émouvante, je me souviens, quelquefois avec humeur, tant que possible avec humour, pour tenter de mieux comprendre et juger aujourd'hui, mieux penser et panser demain.

On arrive à Varinfroy, minuscule village de moins de trois cents habitants, occupant à peine trois kilomètres carrés aux confins de l'Oise vers la Seine-et-Marne, par Crouy-sur-Ourcq si l'on vient de l'est ou le Plessis-Placy par le sud.

De telles précisions routières semblent parfaitement inutiles puisqu'il s'agit d'un hameau sans renommée particulière en France et, soyons honnête, sans aucun avenir chez les bureaucrates de l'Unesco, qui multiplient pourtant les inscriptions au Patrimoine Mondial sans satiété.

Mais Varinfroy, dont le nom seul pourrait, bien avant les gelées de décembre, vous glacer sous les brouillards fréquents de Picardie près des rives de l'Ourcq, relève de la plus haute instance : ma mémoire enfantine.

Monsieur et Madame Lemers habitaient à Varinfroy; des amis de mes parents que nous visitons peu souvent, mais régulièrement.

Monsieur Lemers c'était un bon homme de la campagne avec une stature de la ville ; il en était d'ailleurs le maire, fonction qu'il remplissait dignement et efficacement et qu'il avait méritée pendant vingt ans par les urnes, donc bien loin d'un malentendu du genre « comme son nom l'indique ».

Madame Lemers c'était une bonne femme de la campagne, avec un deuil de mère qui ne pouvait s'achever jamais, pour son fils unique mort à la guerre en 1940 à l'âge de 19 ans.

Pas de gloire, juste de la douleur, silencieuse.

Comme un paradoxe, une double peine pour eux qui aimaient et animaient la jeunesse, puisqu'ils géraient une colonie de vacances à Ver-sur-mer sur les côtes de la Manche. C'est là que ma mère, enfant, s'amusait en été et que les deux familles avaient noué une belle amitié durable.

Chez Monsieur et Madame Lemers à Varinfroy, en quelques dimanches, un

gamin de la ville comme moi recevait des leçons de choses inouïes. C'est dans ce genre de lieu qu'on doit se débrouiller avec les surprises de la faune et de la flore, qu'on peut apprendre à apprécier le gigot saignant et le cidre maison, âcre et fortement alcoolisé, peu recommandable aux culottes courtes (dans les années 1960 aux beaux jours en dehors des villes, les hommes portaient des shorts et les gamins des culottes courtes).

Certaines expériences vous empêchent de vieillir, tellement le souvenir est frais, tout est là, bien visualisé, comme si c'était arrivé hier.

Cinquante ans après, j'ai encore les brûlures insupportables sur mes jambes nues, rougies et cloquées parce que je me suis égaré tout droit à travers un véritable champ d'orties bien hautes, fuyant sans grand succès une guêpe qui me harcelait près de l'oreille d'une façon très injuste ; mais de quoi donc me tenait-elle pour coupable ?

Là j'ai acquis une certitude pour la vie : mais qu'est-ce que c'est c.. une guêpe ! Aucun neurone, la pauvre bête. Elle se croit en danger au hasard et défend sa vie pour la perdre en même temps que son dard. Il faut la voir s'affairer en zigzag horizontal et vertical à l'approche de votre assiette, pour une maigre nourriture dont elle ne fera rien ; comment voulez-vous qu'un insecte aussi stupide, qui ne sait même pas voler droit, puisse imaginer fabriquer du miel comme une abeille, par exemple.

Il y a comme ça quelques casse-pieds dans la vie, que l'on découvre dès le jeune âge et qui ne vous lâcheront jamais (oui, d'accord, le moustique n'est pas loin du podium, bien qu'il soit un peu plus sélectif... j'ai cette chance, les moustiques trouvent généralement un festin plus attractif autour de moi).

C'était hier encore aussi, que je subis les moqueries de l'assemblée quand, revenant du potager où l'on m'avait envoyé chercher dans la pénombre du crépuscule un beau bouquet de persil que mes parents emporteraient à Paris, je tenais fièrement à bout de bras un magnifique ensemble... de fanes de carottes ! À la surprise générale, sans aucun outil, j'avais réussi à arracher les fanes proprement sans déterrer les carottes, que j'ignorais se cacher là-dessous. Pourtant, il me semblait bien que cette verdure avait de grandes proportions par rapport au persil que j'avais pu voir à la maison, mais ma foi... j'avais pris ma décision, j'apporterais donc ce bouquet bien fourni de « gros persil ». Et je constatai ce soir-là que l'échec peut avoir une certaine saveur héroïque. Parce

que l'imagination et le courage permettent quelquefois d'effacer la faiblesse et l'ignorance.

Et le clou de l'apprentissage des choses de la vie à la campagne, brutal, sans détour, il faut avoir vécu cela au moins une fois : Monsieur Lemers bien entendu préparait lui-même le lapin, faisant démonstration de tout le processus depuis le clapier jusque dans le panier des amis parisiens : vous prenez un lapin bien charnu dans son habitat, tenant l'animal fermement par la tête et le corps, vous le tuez net par une torsion franche du cou, ce qui est plus rapide et plus sûr qu'un coup de gourdin sur le crâne, mais ça c'est vrai seulement si vous êtes expérimenté. Puis vous pendez la bête morte par les pattes arrière, vous entaillez la gorge avec votre couteau de chasse et le peu de sang se vide rapidement. Ensuite, une incision circulaire aux chevilles et hop vous tirez vers le bas toute la peau qui s'en vient sans effort comme un manteau de fourrure, jusques et y compris la tête.

Cette démonstration toute naturelle et évidente, où la souffrance n'existe pas, est un bénéfice pour les enfants qui n'auront pas d'autre choix que de devenir adultes et (en principe) rester omnivores, pour ancrer correctement le rapport de l'homme à l'animal d'élevage.

Malgré tout, nous avons un peu crié.

Mais le lapin, lui, n'avait absolument rien dit.

« Les animaux ne parlent pas parce qu'ils n'ont rien à dire », voilà une théorie douteuse qui m'avait marqué très tôt, en réalité trop tôt, c'était juste le résultat pauvre d'une circonstance incontrôlable : un prof de philo un peu dingue, très plagiaire, dangereux quand il prenait en otage une classe de terminale scientifique, tendrement naïve et vierge pour ce qui concerne le domaine de la pensée relative et du questionnement.

Il ne parvenait pas à séduire malgré ses cours emplis de philosophes scientifiques modernes, ou bien justement était-ce à cause de ceux-là, les Bachelard, Canguilhem, Merleau-Ponty. Il aurait mieux fait de débiter avec les démonstrations compréhensibles de classiques incontournables comme Platon, Pascal, ou Spinoza, exemples de la pensée abordable qui déborde le cercle de la raison matérialiste et refuse le confort naïf et insuffisant d'une vérité scientifique qui serait absolue.

Comment préparer des bacheliers matheux à jouer un rôle dans la Cité s'ils amorcent leur éducation politique et sociologique par une tentative de vérification zoologique du non-parler des animaux ?

Peut-on affirmer : mon chien n'a pas d'organe évolué de la parole parce qu'il ne saurait qu'en faire, vu que son cerveau n'a rien à dire...

Est-ce que la tante Berthe, quand elle passe des heures au coin du feu à tricoter, dans les journées sombres de la saison hivernale, sans quasiment rien exprimer par ses lèvres qui lui sont par ailleurs si bien adaptées pour happer son bol de soupe, est-ce que Berthe serait si proche de l'animal ?

Nous avions peut-être raison de craindre cet être étrange... la tante Berthe, nous la fuyions dans notre petite enfance, avant l'âge de raison. Seule la boîte en fer qu'elle nous ouvrait de temps à autre avec la permission d'y prélever un -

mais pas deux - biscuit breton, sauvait cette Mère-Grand dont nous craignons qu'elle nous croque soudainement comme le loup dévorant le petit chaperon rouge. Il faut dire qu'ils étaient bons les biscuits bretons de Berthe, nous ne savions pas expliquer pourquoi, mais ils étaient bien bons.

Berthe était chanceuse, elle n'avait pas de moustache. Elle aurait pu. L'époque, le lieu et les conditions de vie de Berthe multipliaient la probabilité d'une tante à barbe des campagnes. La femme à barbe renvoie à l'idée d'un comportement de négligence personnelle, qui serait typique, par exemple, de familles d'éleveurs entièrement dévoués à leur bétail, ou d'agriculteurs rythmés par les mouvements du soleil et de la lune, influences implacables mais compliquées par des anomalies de croissance qu'il faut toujours craindre chez une carotte, un chou... ou une asperge, attention c'est pas fiable une asperge, c'est surnois un radis, et un melon, c'est y pas capricieux un melon ?

La cousine parisienne de Berthe avait d'autres obligations corporelles imposées par sa vie citadine et mondaine, elle n'avait pas le pardon du contact sans honte avec un mauvais œil... de perdrix, ou une mauvaise langue... de veau. C'est évident, la campagne était bien moins genrée que la ville dans la vie quotidienne. Mais la revanche paysanne était somptueuse au temps du folklore. Nulle exquise marquise des villes ne pouvait rivaliser avec une ratte des champs quand elle paraissait en costume régional et dansait avec vigueur une bourrée qui laissait également bien pâle la garçonne des faubourgs, vulgairement agitée par l'accordéon d'une valse musette. Il fallait des circonstances particulières telles qu'un mariage à la mode de Bretagne, ou la fête de la citrouille, pour que les filles de campagne explosent.

Alors, en conclusion de ces écarts de culture esthétique, la question reste posée : un visage de femme abandonné à la nature dans notre vie moderne contemporaine, serait-il devenu un terreau infertile pour la prise de pouvoir d'une moustache dense, éventuellement complétée par quelques poils de barbe fiers et raides, spectacle d'autant plus disgracieux si la pilosité intrusive est bien brune ? Est-il acquis que le vilain poil épais soit presque disparu du visage féminin, grâce à un siècle d'élimination systématique ? Tous les moyens techniques employés avec acharnement et régularité ont peut-être finalement effacé son origine génétique directement au niveau de l'ADN féminin. Nous

n'avons pas la réponse, puisque dorénavant nos amies pratiquent sans exception l'extermination précoce et massive du poil rare au visage (pour ne parler que du visage).